

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 12

Artikel: La soupa âi pierrès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189720>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il était trop tard... n, i, ni, tout était fini!...

Si le pauvre lord s'en fut navré, si le palefrenier oublier fut chassé de l'hôtel, le public veveysan, on le comprend, s'amusa fort de cette mésaventure.

Morale: Ce n'est pas le tout que de se coucher à temps, il faut se réveiller à l'heure! Qu'en dites-vous, lecteurs?

Quoique fort en retard, nous avons eu trop de plaisir à la soirée donnée samedi dernier par la *Section bourgeoise de la Société de gymnastique*, à l'occasion de la présentation d'un superbe drapeau offert par les demoiselles, pour ne pas nous associer aux félicitations données de toutes parts à cette vaillante jeunesse.

Rien de plus animé que le coup d'œil de la salle, bondée d'amis, de parents et d'invités, au sein de laquelle se détachaient ça et là, au milieu des costumes sombres, les blanches toilettes des demoiselles, attendant avec impatience l'ouverture du bal.

Le cordon d'une des avant-scènes, autour duquel se rangeaient en cercle de nombreuses jeunes filles aussi en costume de bal et tenant chacune un superbe bouquet, avait l'aspect d'une vraie corbeille de fleurs.

Dans la loge en face, les autorités invitées, au nombre desquelles on remarquait notre conseiller fédéral Ruchonnet. Ces messieurs, admirablement placés pour contempler la corbeille de fleurs, ne s'en sont pas fait faute. Heureux mortels!

Partout la vie, la jeunesse, l'entrain, et un certain air de famille donnant à ce genre de soirées un attrait tout particulier. Celles-ci diffèrent, en effet, tellement de ce que nous avons l'habitude de voir et d'entendre si souvent, des concerts, des représentations dramatiques et des conférences, qu'on est heureux, parfois, de respirer là une atmosphère qui délassé, qui égaye et repose à la fois l'esprit et les yeux.

Quoi de plus agréable à voir que ces mouvements d'ensemble, avec accompagnement de l'orchestre marquant la cadence, et admirables de souplesse, d'élégance et de précision. Quoi de plus beau, de plus hardi que le travail au reck, que ces pyramides gracieuses, un moment immobiles, et dont les éléments s'égrennent et retombent avec souplesse?

Et dire que, tout-à-coup, immédiatement après ces tours de force, et les mains encore rougies et fatiguées par les exercices de la corde ou du reck, quinze à vingt de ces jeunes gens arrivent sur la scène, exécutent, au son des violons, des cornets et de la flûte, un quadrille entraînant, bien enlevé, et faisant éclater partout de frénétiques applaudissements!

Ah! qu'il avait raison, M. Rossat, président de l'*Union instrumentale*, l'une des sociétés *marraines*, de dire qu'il n'avait aucun souci de l'enfant.

La pantomime a été désopilante et mettrait en dépit tous les clowns applaudis à Paris et à Londres. Le ballet était composé avec goût, et très varié en figures gracieuses; rien de maniétré, rien d'exagéré, rien qui ne s'adaptât parfaitement au sujet. C'était ravissant. — Nos félicitations au professeur et aux danseurs.

La cérémonie de la remise du drapeau, groupant sur la scène gymnastes, élèves, invités, délégues des sociétés marraines, avec les bannières au premier plan, offrait un coup d'œil superbe. Les paroles de M. le conseiller d'Etat Ruffy, pleines d'élévation, d'heureuses images et de chaleureux encouragements, ont fait sur tous une excellente impression. M. Palaz, président, a répondu en termes pleins de cœur et de dévouement pour la société qu'il dirige. MM. Durr et Rossat, présidents des sociétés *marraines*, se sont exprimés d'une manière simple, mais respirant une vraie sympathie, un intérêt sincère pour la société amie. Ils ont fait grand plaisir.

En résumé, succès complet en tout, soirée magnifique. — Courage, messieurs les gymnastes, et l'avenir vous réservera encore bien des couronnes.

La soupa à pierrès.

Dou z'ovrâi que fasont lão tor dè France sè trovi-
ront on dzo sein z'ovradzo et sein lo sou; et cou-
meint ne poivont pas sè repétrè dè l'air dão temps
et que l'aviont fauta dè medzi, tant l'étiont affautis,
sè décideront, maugrâ leu, d'allâ démandâ oquie
po sè rappoyi lè coûtes à 'na maison foranna que
seimblâvè étrè 'na maison dè bon pâysans, kâ lè
pourro diablio, que n'étiont pas dâi « paufres fia-
cheurs », ariont z'u vergogne d'allâ teindrè la demi-
auna ein vela.

Arrevâ à ellia maison, trâovont 'na fenna qu'avâi
'na frimousse qu'annoncivè lo bin-n'éstro ; mâ quand
le sut cein que volliâvont ellia dou lulus, le lão fe :
Ma fâi, n'ein rein dè trâo per tsi no ; n'ein étâ grâlâ,
n'ein z'u 'na crouie annâie dè fein et quazu mein dè
cerisès, ne pâoveint rein vo bailli ; allâ tant qu'âo
veladzo, iô y'a prâo retsâ que vo bailléront.

— A vairè voutron bon vesadzo, vo ne manquâdè
onco dè rein, gracchâosa, répondiront lè dou lulus.
Por no, ne sein on bocon mafis et y'a onco on rudo
bet po allâ âo veladzo ; fédè-no tot parâi on serviço ;
mâ n'aussi pas poâire ! ne volliein pas vo démandâ
grand tsouza ; n'ein la recetta dè la fameusa soupa
âi pierrès, et se vo volliâi finnameint no prêtâ onna
mermita et no bailli 'na gotta n'édhie, l'est tot cein
que no z'ein faut.

La fenna criè se n'hommo que maillivè dâi rioû-
tès, et coumeint l'étiont ti dou dâi pegnettès et dâi
z'avâro, l'étiont intrigâ pè ellia soupa âi pierrès, que
l'ariont pu férè po lão z'ovrâi ; et po appreindrè
ellia recetta, crotsiront 'na mermita âo coumâcllio
avoué on part dè casses d'édhie dedein, et ion dâi
compagnons fe état d'allâ queri cauquiès pierrès
que dévant.

— S'on poivè avâi on tchou po mettrè dedein, se
fe l'autre compagnon, la soupa sarâi onco meillâo ;
pâo t-on ein allâ queri ion âo courti ?

— Pardi ! y'a bio férè, repond lo paysan, et lo
gaillâ sè dépatsè d'ein allâ queri on bio avoué cau-
quiès z'erbettès, et quand tot est dein la mermita, dé-
mandont à la fenna 'na pinchâ dè sau et dè pâivro,
que cein ne sè refusè jamé, et on bliosset dè farna,
finnameint po trobliâ on pou.

Ora, ne vein avâi quie 'na crâna soupa, se firont

lè dou farceu ; mà se vo volliài ein agottà, se desiront à l'hommo et à la fenna, le sarai onco bin meillao s'on lài mettai on bocon dè cé lard qu'est peindu ào pliafond ; mà c'est por vo, kâ por no n'ein n'ein pas fauta. Ein deseint çosse, lo gailà monte su onna chaula, copè on cartai dè bâcon, et lo fourrè dein la mermita sein que la fenna diessè on mot, tant l'étai cura dè vairè cllia maniére dè férè la soupa.

Quand la soupa fut presta, le fut medjâ, trovâie adrâi bouna, et l'est dinsè que lè dou rusâ compagnons, sein avâi z'u l'air d'avâi démandâ oquie d'autro que 'na mermita et 'na gota d'edhie, ont z'u dè quiet férè 'na crâna soupa que lè z'a adrâi bin repessus.

LES MIRAGES DE LA VIE

IV

Au mois de juillet, les perplexités de la jeune fille augmentèrent ; les vacances allaient arriver ; Lucie retournerait en Alsace pour commencer son œuvre ; resterait-elle donc seule à l'institution ?

Les lettres d'Elio commençaient à ne plus lui suffire, et elle constatait avec amertume qu'il ne lui parlait jamais de retour et ne faisait aucune allusion au bonheur de la revoir.

S'il avait déjà donné son cœur ? s'il allait ne pas l'aimer ?...

Elle fut tout à coup demandée au parloir par Mme Amurat, un matin, avant dix heures...

Elle frémît, pressentant un malheur ; en effet, un télégramme ainsi conçu lui fut remis :

« Votre mère très malade. Viendrez-vous ?

« MÉLINDE. »

— Oh ! oui, s'écria-t-elle toute tremblante, je pars aujourd'hui même.

— Oui, ma fille, dit la directrice, c'est votre devoir ; mais à qui vous confier ?

— A moi, reprit Mme Amurat ; nous allons prendre le train de midi ; j'emmène aussi Juliette. Mon procès, que je croyais près de finir, recommence sur nouveaux frais. Tous les ennuis qui m'assaillent me donnent une fièvre continue. Revoir mon pays natal me rendra les forces dont j'ai besoin pour cette terrible chose qu'on appelle un divorce.

Lucie Siebel apprit le subit départ de son amie avec un regret poignant, mais elles échangèrent une promesse solennelle de se revoir en Alsace ou en Provence ; leur affection était désormais indissoluble ; elle avait pour base des souvenirs de douleur...

Pendant que le train express emporte Céline vers sa chère Provence, des mirages, tour à tour funèbres ou énivrant, obscurcissent ou illuminent son imagination.

Tantôt elle croit voir sa mère mourante, lui disant un éternel adieu, ou bien étendue sur un lit funèbre, et elle ne peut retenir ses larmes.

Tantôt sa mère guérie l'accueille avec les plus tendres caresses, et lui présente Elio Sauze, beau comme Anti-nous, éloquent comme Mirabeau, épris comme Roméo.

Allait-elle répondre à son attente ? avait-elle la beauté, le charme, l'esprit capable de le conquérir ?

Non, elle allait le désenchanter, et puis Ludovic n'avait-il pas dit qu'il était malheureux ?

Pour une jeune fille, il n'y a que les peines d'amour qui comptent... S'il en aimait une autre ?...

Elle passait ainsi de l'espoir au découragement, de la confiance au doute, se répétant ses vers en y cherchant une étincelle d'affection pour éclairer ses incertitudes ;

mais elle n'y trouvait que des réticences qui la faisaient pâlir.

— S'il souffre, je le consolerai, et s'il ne peut me donner l'amour, je me résignerai à son amitié.

Dans toute âme féminine, le dévouement à des germes qui ne demandent qu'à se développer.

Marseille ! Marseille ! l'antique cité grecque se montre à l'horizon, le vent qui souffle annonce l'approche de la mer ; le cœur de Céline bat à briser sa poitrine, mais elle refoule toutes ses impressions de peur de les profaner.

A la gare, elle se penche à la portière, anxieuse. Un beau et élégant jeune homme, la figure intelligente, s'approche...

— C'est Elio, murmure-t-elle ; elle sent ses lèvres se décolorer, ses genoux flétrir... Elle voudrait l'appeler, lui dire qu'elle l'a deviné dans la foule...

Elle aperçoit M. Mélinde et n'a plus qu'une pensée... sa mère !... Dans quel état va-t-elle la retrouver ?

— Elle est beaucoup mieux, lui répond son beau-père, vous revoir achèvera sa guérison ; mais Ludovic est bien mal. Elio Sauze et moi avons cru qu'il allait mourir dans nos bras cette nuit... et son émotion révèle toute la tendresse qu'il porte à son fils adoptif.

— Qu'a-t-il donc ? demande Mme Amurat.

— Une fièvre typhoïde au dernier degré.

— C'est très contagieux.

— Oui, ma sœur ; aussi Juliette et toi allez habiter ma maison de campagne, où Céline ira vous rejoindre après avoir embrassé sa mère.

— Non, je resterai près d'elle, je soignerai Ludovic si vous le permettez ; la contagion est pour ceux qui ont peur et je ne la crains pas.

Elle se retourne : son bel inconnu s'éloignait avec une jeune femme... Non ce n'était pas Elio !...

(A suivre.)

Dans je ne sais plus quel canton de la Suisse existe encore un usage singulier. Le jour de la cérémonie nuptiale, les amis des deux fiancés leur offrent comme cadeau de noce un grand fromage commandé pour la circonstance.

Ce fromage conjugal reste aux jeunes époux comme un souvenir de famille. Sur la croûte desséchée, ils graveront, par une entaille les naissances et les baptêmes, par une croix les morts.

Cette coutume bizarre date de 1660 et on affirme avoir vu de ces fromages qui avaient plus de cent ans.

Un fromage de gruyère, ce n'est pas tout à fait une couronne d'oranger. Mais la poésie n'est-elle pas toujours où la tradition la place, où la met le cœur.

Ce fromage vénéré, qui se transmet dans la vieille armoire de génération en génération, est comme un registre de famille, les tablettes et les annales du foyer.

Ici les nouveaux-nés, là les défunt. D'un côté, c'est la vie, de l'autre, c'est la mort. Ces entailles, ce sont des berceaux, ces croix, ce sont des tombes.

Larmes de crocodile. — Le titre de la dernière pièce de V. Sardou a suggéré à quelques chercheurs l'idée de rechercher l'origine de cette expression si communément usitée. Il sagit donc de savoir si le